

ERIK AXL SUND

Persona

LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 1



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La psychothérapeute Sofia Zetterlund suit deux patients particulièrement difficiles : Samuel Bai, un ancien enfant-soldat de la Sierra Leone et Victoria Bergman, une femme profondément meurtrie par un violent traumatisme d'enfance. Tous deux présentent des signes de personnalités multiples.

Un jeune garçon est retrouvé mort derrière des buissons, près d'une bouche de métro, le corps momifié et sauvagement mutilé. Pour l'inspecteur Jeanette Kihlberg, l'enquête s'annonce compliquée : il est d'origine étrangère et personne ne semble se préoccuper de sa disparition. Bientôt une nouvelle victime impose l'horrible évidence d'une série.

Chacune de leur côté, la flic et la psy se voient confrontées aux mêmes questions : Combien de souffrances peut-on infliger avant de basculer dans l'inhumain et de devenir un monstre ? À quel moment la victime se mue-t-elle en prédateur ? Et peut-on être mauvais si on ne ressent aucune culpabilité ?

Avec le premier volume de la trilogie “Les Visages de Victoria Bergman”, acclamé par la presse suédoise, Erik Axl Sund entame une plongée vertigineuse dans les tréfonds du psychisme humain et signe un polar brut et rageur qui remet l'urgence au cœur du genre.

ERIK AXL SUND

Erik Axl Sund est le nom de plume du duo Jerker Eriksson et Håkan Axlander Sundquist. Håkan est ingénieur du son, musicien et artiste. Ancien bibliothécaire de prison, Jerker est le producteur du groupe électropunk de Håkan, iloveyoubaby! Persona est leur premier roman. La trilogie "Les Visages de Victoria Bergman" a été récompensée par le Special Award de la Swedish Academy of Crime Writers en 2012.

Photographie de couverture : © Mika Knezevic/Vetta/Getty images

Titre original :

Kräkfliskan

Éditeur original :

Orduplaget, Stockholm

© Jerker Eriksson & Håkan Axlander Sundquist, 2010

publié avec l'accord de Lindhardt og Ringhof A/S

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02823-7

ERIK AXL SUND

Persona

LES VISAGES
DE VICTORIA BERGMAN 1

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

En mémoire d'une sœur.

Sombre est notre vie. Profonde la déception innée – qui fait éclore tant de légendes dans les forêts de Scandinavie –, morne se consume dans notre cœur le feu affamé. Beaucoup se font les charbonniers de leur propre cœur : infirmes à force de rêveries, ils posent l'oreille sur la meule et l'écoutent s'éteindre en sifflant.

HARRY MARTINSON,
Même les orties fleurissent.

L'immeuble

avait cent ans, avec de solides murs de pierre d'un bon mètre d'épaisseur : pas vraiment besoin de les isoler, mais elle voulait assurer ses arrières.

À gauche du séjour, il y avait une petite pièce d'angle qu'elle avait utilisée comme bureau et chambre d'amis.

Avec toilettes attenantes et un vaste dressing.

La pièce était parfaite, avec son unique fenêtre, juste sous des combles inutilisés.

Finie la négligence, croire que tout allait de soi.

Ne rien laisser au hasard. C'était un compagnon dangereusement traître. Parfois un ami, mais souvent aussi un ennemi imprévisible.

les meubles de la salle à manger

elle les poussa contre un mur, libérant une grande surface au milieu du séjour.

Puis il n'y eut plus qu'à attendre.

Les premières plaques de polystyrène arrivèrent comme convenu à dix heures, portées par quatre hommes. Trois avaient la cinquantaine, le quatrième à peine vingt ans. Il avait le crâne rasé et portait un tee-shirt noir avec deux drapeaux suédois entrecroisés sous le texte MA PATRIE. Il s'était fait tatouer des toiles

d'araignée aux coudes et sur les poignets un motif de l'âge de pierre.

Une fois à nouveau seule, elle s'assit dans le canapé et planifia son travail. Elle décida de commencer par le sol, puisque c'était le seul point qui pouvait poser problème. Bien sûr, les retraités du dessous étaient presque sourds et elle n'avait jamais entendu le moindre bruit venant de chez eux, mais c'était un détail important.

Elle alla voir dans la chambre.

Le petit garçon dormait toujours profondément.

Leur rencontre avait été si étrange, dans le train de banlieue. Il lui avait juste pris la main, s'était levé et l'avait gentiment suivie, sans qu'elle n'ait rien besoin de dire.

Comme s'il avait été décidé à l'avance que ce serait lui.

Cela avait été une évidence immédiate, comme lorsqu'une femme comprend que l'enfant dont elle vient d'accoucher n'est qu'à elle.

Elle avait trouvé à la fois l'élève qu'elle cherchait et l'enfant qu'elle n'avait jamais pu avoir.

Elle posa la main sur son front, sentit que la fièvre était retombée, puis lui prit le pouls.

Tout était normal.

Elle avait trouvé la bonne dose de morphine.

le bureau

était couvert d'une épaisse moquette blanche qu'elle avait toujours trouvée laide et antihygiénique, mais agréable sous le pied. Elle servirait à présent aussi son projet.

Elle découpa au cutter les plaques de polystyrène et colla les morceaux avec une épaisse couche de colle.

Assez vite étourdie par la puissante odeur, elle dut ouvrir la fenêtre sur la rue. C'était un triple vitrage, avec à l'extérieur une vitre antibruit supplémentaire.

Le hasard comme ami.

Elle sourit.

Le travail avec le sol lui prit toute la journée. Régulièrement, elle allait jeter un œil au garçon.

Une fois le sol achevé, elle recouvrit tous les joints avec de l'adhésif argenté.

Les trois jours suivants arrivèrent d'autres livraisons de matériaux de construction, et elle se mit aux murs. Le vendredi, il ne lui restait plus que le plafond, ce qui lui prit un peu plus de temps, car elle devait d'abord encoller le polystyrène avant d'étayer la plaque avec des planches pour la maintenir en place.

En attendant que la colle sèche, elle cloua quelques vieilles couvertures à la place des portes qu'elle avait préalablement enlevées. Elle colla quatre couches de polystyrène sur la porte donnant sur le séjour, ce qui comblait les cinquante centimètres de profondeur de son cadre.

Elle prit un vieux drap qu'elle pendit devant l'unique fenêtre, avant d'y coller par sécurité une double couche d'isolation. La pièce achevée, elle habilla le sol et les murs d'une bâche étanche.

Il y avait quelque chose de méditatif dans ce travail et, quand elle s'assit pour contempler son œuvre, elle se sentit fière.

la pièce

reçut ses finitions au cours de la semaine suivante. Elle acheta quatre petites roulettes en caoutchouc, un crochet, dix mètres de câble électrique, quelques mètres de plinthe, une douille simple et un carton d'ampoules à

filament. Elle se fit livrer une collection de poids, des haltères et un vélo d'appartement tout simple.

Elle ôta tous les livres d'une des bibliothèques du séjour, la coucha sur le côté et y vissa les roulettes, une à chaque coin. Sur le devant, elle fixa une plinthe pour cacher le dispositif, puis plaça la bibliothèque devant la porte de la chambre secrète.

Elle vissa alors la bibliothèque à la porte et essaya d'ouvrir.

La porte glissa sans bruit sur les petites roues, tout fonctionnait à la perfection.

Elle installa le crochet, verrouilla la porte et plaça un abat-jour pour dissimuler le très simple dispositif d'ouverture.

Elle remit enfin tous les livres en place et alla chercher un fin matelas dans un des lits de la chambre à coucher.

Le soir venu, elle porta le petit garçon endormi dans ce qui serait désormais sa nouvelle maison.

Gamla Enskede

Ce qu'il y avait de bizarre avec ce gosse, ce n'était pas qu'il soit mort, mais plutôt qu'il ait survécu si longtemps. L'importance et la nature de ses blessures indiquaient qu'il aurait dû mourir bien avant l'heure du décès déterminée lors des premières constatations. Quelque chose l'avait pourtant maintenu en vie là où un individu normal aurait depuis longtemps succombé.

Cela, la commissaire Jeanette Kihlberg n'en savait encore rien en sortant en marche arrière du garage. Et elle était loin de se douter que cette affaire serait le début d'une série d'événements qui allaient avoir une incidence décisive sur sa vie.

Elle fit signe à Åke par la fenêtre de la cuisine, mais il était au téléphone et ne la vit pas. Il allait occuper sa matinée à laver sa ration de tee-shirts trempés de sueur, de chaussettes boueuses et de sous-vêtements sales. Avec une femme et un fils passionnés de football, une des tâches ménagères à répétition était, au moins cinq fois par semaine, de faire tourner la vieille machine à laver aux limites de ses capacités.

En attendant la fin de la lessive, il monterait sûrement au petit atelier aménagé sous les combles pour se remettre à l'une des toiles inachevées auxquelles il

travaillait sans arrêt. C'était un romantique, un rêveur qui avait du mal à terminer ce qu'il commençait : plusieurs fois, Jeanette avait insisté pour qu'il contacte un des galeristes qui avaient montré de l'intérêt pour son travail, mais il l'avait toujours repoussée d'un geste. Ce n'était pas tout à fait fini. Pas encore, mais bientôt.

Et alors, tout changerait.

Il percerait, l'argent commencerait à couler à flots et ils pourraient enfin réaliser leurs rêves. Retaper la maison, voyager où ils voudraient.

Après bientôt vingt ans, elle commençait à douter que cela arrive un jour.

En tournant dans Nynäsvägen, elle entendit un cliquètement inquiétant du côté de sa roue avant gauche. Elle avait beau être nulle en mécanique, elle comprit que quelque chose ne tournait pas rond avec sa vieille Audi, qu'elle devrait une fois de plus laisser au garage. D'expérience, elle savait aussi que la réparation ne serait pas gratuite, même si le Serbe de Bolidenplan travaillait bien et pour pas cher.

La veille, elle avait vidé son compte épargne pour payer les traites de la maison, dont le couperet tombait avec une ponctualité sadique tous les trimestres, et elle espérait cette fois pouvoir faire réparer sa voiture à crédit. Ça avait déjà marché.

Une puissante vibration dans la poche de sa veste, accompagnée de la *Neuvième* de Beethoven, faillit envoyer Jeanette dans le décor.

“Ouais, Kihlberg.

— Salut Nénette, on a un truc à Thorildsplan.”

C'était la voix de son collègue Jens Hurtig.

“Il faut y aller illico. T'es où ?” Ça hurlait dans le téléphone et elle dut l'éloigner à dix centimètres de son oreille pour ne pas devenir sourde.

Elle détestait qu'on l'appelle Nénette. Ce surnom était sorti comme une plaisanterie lors d'une fête du personnel trois ans plus tôt, mais il avait fini par se répandre dans tout l'hôtel de police de Kungsholmen.

“Je suis à Årsta, j'entre tout juste sur la voie rapide d'Essinge. Qu'est-ce qui s'est passé?”

— Ils ont trouvé un garçon mort dans les buissons à l'entrée du métro, près de l'IUFM. Billing veut que tu y ailles au plus vite. Il avait l'air drôlement remonté. Tout indique qu'il s'agit d'un meurtre.”

Jeanette entendit le cliquètement recommencer de plus belle et se demanda si elle allait être forcée de se ranger sur la bande d'arrêt d'urgence pour appeler un dépanneur et un taxi.

“Si cette foutue bagnole tient le coup, j'y suis dans cinq ou dix minutes, et je veux que tu viennes toi aussi.” La voiture toussa et Jeanette se rangea par précaution sur la file de droite.

“Bien sûr. Je file tout de suite. Je devrais y être avant toi.”

Hurtig raccrocha, Jeanette remit son téléphone dans sa poche.

Un mort balancé dans un buisson, pour Jeanette, ça sonnait plutôt comme une agression qui avait mal tourné, on classerait ça en homicide.

Un meurtre, se dit-elle en sentant une secousse dans le volant, c'est une femme tuée chez elle par son mari jaloux juste après lui avoir annoncé qu'elle voulait divorcer.

D'habitude, en tout cas.

Mais décidément, les temps avaient changé, et ce qu'elle avait appris à l'école de police était désormais non seulement caduc, mais aussi erroné. Les méthodes avaient été réformées et le travail de police était à bien

des égards beaucoup plus difficile que vingt ans auparavant.

Jeanette se rappelait ses débuts, les patrouilles au contact des gens ordinaires. On les aidait, on avait confiance dans la police. Aujourd'hui, tout ce qui poussait à porter plainte pour un cambriolage, c'était l'assurance – pas un quelconque espoir de voir le délit élucidé.

Qu'avait-elle espéré, en abandonnant ses études de sociologie pour entrer dans la police? Changer les choses? Aider les gens? C'était en tout cas ce qu'elle avait fièrement déclaré à son père le jour où elle avait réussi l'examen d'entrée. Et oui. Elle voulait faire la différence entre mal tourner et mal agir.

Elle voulait devenir quelqu'un de bien.

Et c'était ça, être dans la police.

Toute son enfance, elle avait religieusement écouté son père et son grand-père parler de leurs histoires de flics. Que ce soit à Noël ou à Pâques, il était toujours question à table de braqueurs sans scrupules, de sympathiques cambrioleurs et d'escrocs culottés. Anecdotes et souvenirs de la face sombre de l'existence.

Le fumet prometteur du jambon grillé de Noël se mêlait au brouhaha des conversations masculines, créant une atmosphère rassurante.

Elle sourit en songeant au désintérêt et au scepticisme de son grand-père face aux nouveaux moyens techniques. On avait remplacé les bonnes vieilles menottes par un modèle jetable en plastique qui simplifiait le travail. Une fois, il avait déclaré que l'ADN n'était qu'une lubie passagère.

Le travail de police consistait à faire la différence. Pas à simplifier. Il fallait s'adapter aux mutations de la société.

Être policier, c'était vouloir aider, se soucier des autres.
Pas rester retranché derrière les vitres fumées d'une voi-
ture de patrouille blindée.

Thorildsplan

Ivo Andrić était spécialisé dans ces cas extrêmes de morts bizarres. Originaire de Bosnie, les presque quatre années passées à Sarajevo pendant le siège serbe lui avaient donné une telle expérience des enfants morts qu'il lui arrivait parfois de regretter d'être devenu médecin légiste.

À Sarajevo, presque deux mille enfants de moins de quatorze ans avaient été tués, parmi lesquels ses deux filles. Il se demandait souvent ce qu'aurait été sa vie s'il était resté au village, dans les environs de Prozor. Mais désormais il était trop tard pour penser en ces termes. Les Serbes avaient brûlé la ferme et tué ses parents et ses trois frères.

La police de Stockholm l'avait appelé très tôt dans la matinée et, comme il n'était pas question de boucler l'entrée du métro plus longtemps que le strict nécessaire, il fallait faire vite.

Il se pencha pour examiner le corps du jeune garçon et nota un physique étranger. Arabe, palestinien, peut-être même indien ou pakistanais.

Il ne faisait aucun doute qu'il avait subi de graves violences mais, curieusement, il ne présentait aucune des blessures que les victimes reçoivent d'habitude en tentant de se défendre. Tous ses bleus et ses hématomes faisaient plutôt penser à un boxeur. Un boxeur qui n'avait

pas pu se défendre, mais avait pris tellement de coups douze rounds durant qu'il avait fini par tomber K.-O.

Pour compliquer encore les choses, la mort n'était pas survenue sur les lieux où le corps avait été retrouvé, mais ailleurs, et bien avant. Le corps gisait, assez visible, dans un buisson à quelques mètres seulement de l'entrée du métro Thorildsplan, à Kungsholmen : il n'avait pas pu rester là très longtemps avant d'être découvert.